

CORRESPONDANCE

Aumale, le 31 décembre 1874.

J'ai entendu votre appel aux membres correspondants, et je ne veux point y rester indifférent, bien qu'à vrai dire je n'aie que peu de chose à vous raconter ; il s'agit ici, en effet, bien plutôt de *néologie* que d'*archéologie*, et l'épigraphie dont je me décide à vous entretenir est absolument contemporaine. Il faut bien que nous nous y mettions un peu, ne fût-ce que pour donner à notre tour quelques rébus à deviner à nos descendants, ou aux savants des races qui auront remplacé la nôtre dans deux mille ans et plus, sur cette bonne vieille terre d'Afrique que nous aimons tant. J'ai voulu — orgueil immense ! — être un ancêtre en épigraphie et faire de l'histoire lapidaire, ne fût-ce que pour laisser trace de notre passage dans ce pays. Nos monuments ne sont point généralement construits à risquer de les voir attribuer aux Romains, bien que plusieurs ne soient déjà plus que des ruines. La marque du ciseau du graveur a plus de chances de durée ; aussi me suis-je bien gardé d'élever un temple ; je me suis contenté de relater sur la pierre un fait historique que je pense être de première grandeur pour ce pays : je veux parler de la mort du bach-agma El-Mokrani, ce chef de la formidable insurrection de 1871.

J'ai voulu fixer le point où est tombée cette illustration indigène qui, trouvant l'occasion si belle, avait rêvé et entrepris de nous jeter à la mer ; j'ai voulu, moins négligent que Dolabella, l'un de mes prédécesseurs dans le commandement du territoire où s'élevait Auzia, lequel n'a pas jugé à-propos d'indiquer à la postérité, par une pierre, une borne quelconque, le point de ce territoire où avait péri par ses coups le rebelle Tacfarinas, ce Mokrani de l'an 25 de J. - C. ; j'ai voulu, dis-je, ne point mériter le même reproche, et ne pas exposer ainsi à de vaines et infructueuses recherches les savants algériens de l'an 3871 de notre ère.

Comme je fus un peu acteur dans ce drame historique qui se déroula sur l'un des points de mon commandement, personne, mieux que moi, ne pouvait donner suite à cette idée de le transmettre dans de bonnes conditions d'authenticité et de du-

rée aux peuples de l'avenir ; j'élevai même la réalisation de ce dessein au rang de l'impérieux devoir. Il fallait tout d'abord s'occuper des détails préparatoires de son exécution : il s'agissait de trouver la pierre qui devait recevoir l'inscription. Le hasard me la donna en creusant dans le jardin de la subdivision des trous pour y faire des plantations ; la pioche du terrassier vint s'émousser sur un corps dur qui, précisément, était la pierre que je cherchais. Je la fis extraire, et je reconnus que c'étaient les dieux qui me l'envoyaient. Elle provenait de quelque temple romain, et un brave tailleur de pierre du temps de Tibère s'était même donné la peine de me la façonner tout exprès, dans la prévision que je pourrais en avoir besoin dans 18 ou 19 siècles plus tard. Vraiment on n'est pas plus aimablement prévoyant. C'était une belle pierre de teinte ardoisée et d'un grain d'une finesse extrême, du marbre presque ; elle mesurait 1 m. 10 c. de hauteur, sur 0 m. 55 c. de largeur, précisément les dimensions que j'avais rêvées. Après en avoir fait arrondir les angles supérieurs pour lui donner une tournure tumulaire, j'y fis graver profondément, sur ma lettre, l'inscription suivante :

Ici
 tomba, mortellement
 frappé par les balles
 du 4^{ème} de Zouaves,
 le 5 Mai 1871,
 le bach-agma de la Medjana,
 EL-HADJ-MOHAMMED-
 BEN-EL-HAJD-AHMED-
 EL-MOKRANI,
 Chef de l'Insurrection.
 —
 Commandant de la colonne :
 Général CEREZ.
 —
 Commandant de la Subdivision
 d'Aumale :
 L^t-Colonel C. TRUMELET.

Mais toutes les difficultés n'étaient pas vaincues ; il fallait transporter cette pierre à l'oued Souflat, en traversant un pays extrêmement tourmenté, surtout dans sa dernière partie. Le terrain était accessible aux voitures jusqu'aux Aïoun-Bessam ; mais, au-delà, il n'y fallait pas songer ; d'un autre côté, le poids de la pierre étant de plus de 200 kilogrammes, il n'était pas possible de la confier au dos d'un mulet. Je fis confectionner un diable très-bas que je munis de quatre roues pleines, et qui pouvait être traîné soit par des hommes, soit par des mulets. Je parvins, au moyen de ce véhicule, à faire arriver sans accident ma pierre sur l'oued Souflat, au bordj Si-Omar, qu'habite le kaïd des Oulad sidi-Salem, Sid Abd-er-Rahman ben Mohammed.

Nous étions au 24 mai 1874, c'est-à-dire à trois ans de date de l'événement dont j'allais conserver le souvenir. Après avoir fait une reconnaissance préparatoire avec les gens du pays et des cavaliers qui, en 1871, avaient embrassé la cause du bach-aghah, et qui se trouvaient auprès de lui quand il fut atteint par la balle qui le tua ; après m'être fait raconter sur place la dernière phase de la lutte dans laquelle succomba ce chef de l'insurrection, récit que je pus contrôler à l'aide de mes propres souvenirs, et que je trouvai d'accord avec eux, je cherchai l'emplacement le plus favorable, à proximité du point où il avait été frappé, pour y placer la pierre destinée à rappeler ce fait important.

Le lieu où El-Mokrani reçut la mort est situé à 3 kilomètres environ au-dessous du bordj Bel-Kheurroub, sur la rive gauche de l'oued Souflat : c'est un mamelon de difficile accès et ne pouvant guère être abordé que par l'est ; il s'élève en surplomb à 100 mètres au moins au-dessus de ce cours d'eau : c'est la Koudiet-el-Mesdour. Le bach-aghah l'avait gravie à cheval pour se rendre compte de son attaque de la colonne Cerez, qu'il suivait depuis le matin avec tous ses contingents. Il venait de mettre pied à terre pour être moins en cible, sans doute, aux coups de deux compagnies du 4^e zouaves qui s'étaient établies sur le Draâ-et-Taga, à 700 mètres environ de la Koudiet-el-Mesdour, et qui exécutaient des feux de peloton sur un fort parti de rebelles qui combattaient en tirailleurs avec assez de méthode. Il était

une heure de l'après-midi ; car il n'y avait que quelques instants que le bach-agma avait fait la prière du *dhôr*. Le Mokrani était à peine arrivé au sommet du mamelon qu'une balle l'atteignit à la gorge et le tua sur le coup.

il eût été sans intérêt de placer la pierre sur le Mesdour, qui, je le répète, est un point abrupte où jamais, peut-être, un Européen ne mettra le pied. Il était préférable, selon moi, de l'asseoir sur un passage obligé, c'est-à-dire dans la vallée, et le plus près possible du Mesdour. Après avoir pris cette résolution, je fis établir sous mes yeux, par les indigènes qui m'avaient accompagné, et sur le point même où avait été frappé le bach-agma, un *redjem* commémoratif au moyen de pierres que nous ramassâmes aux abords de la Koudiet-el-Mesdour ; car, moi aussi je mis la main à l'œuvre.

Je recherchai donc sur la rive droite — la gauche étant inaccessible dans cette partie de la vallée — un point réunissant la double condition de proximité du Mesdour et de facilité de communications ou de parcours ; je le trouvai au pied des hauteurs du Gahmas, près d'un renflement de la vallée connu sous le nom de Regâat-el-Anseur. La pierre fut adossée à la pente et face au nord, à quelques mètres du lit de l'oued Souflat.

Le lendemain, un maçon se mettait à l'œuvre : il établissait une sorte de soubassement sur lequel devait être posée la pierre commémorative ; un cadre en maçonnerie la maintenait dans la position légèrement inclinée en arrière qui lui avait été donnée, et lui permettait de défier ainsi les injures des temps même les plus reculés. Une *haouïtha* en pierres sèches de 50 c. d'élévation l'enceignait de trois côtés, et la garantissait contre les heurts et autres accidents.

A présent, je puis sans inconvénient et sans remords m'endormir du sommeil éternel ; j'ai le droit, comme Horace, de me bercer — avec moins de certitude pourtant — de cette illusion que mon œuvre me vaudra l'immortalité ; comme lui, je suis tenté de m'écrier : « *Exegi monumentum !* »

J'ai préparé d'ailleurs, pour compléter mon œuvre, les éléments de l'histoire de l'insurrection de 1871 dans la subdivision d'Aumale. Quand le soin des affaires du Baïlek me laissera

quelques loisirs, je me mettrai à la besogne, et le chapitre de la mort du bach-agma El-Mokrani ne sera pas, je l'espère, le moins intéressant de ce travail; j'y raconterai dans tous ses détails la fin d'un homme qui n'était pas le premier venu, et que 24 grammes de plomb ont empêché de devenir célèbre à nos dépens.

Agréez, etc.

Colonel TRUMELET.

CHRONIQUE

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* que M. E. Watbled vient de nous adresser le complément des notes recueillies et laissées par feu M. Berbrugger, sur les relations de la Régence d'Alger, avec la France, sous le Consulat et l'Empire. La première partie de ces documents a déjà paru dans la *Revue* de 1872 et 1873; nous en reprendrons la publication dans notre fascicule de janvier-février 1875.